

# LE SAMEDI

Culturel

LE SUPPLÉMENT CULTUREL DU TEMPS

PARAIT CHAQUE SAMEDI, NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT. SAMEDI 21 NOVEMBRE 1998 - N°36

21 novembre 1998

**Histoire** • Coupable de s'intéresser de trop près à la misère d'ouvrières et d'enfants du pays, le rédacteur en chef de la revue suisse d'opposition «La Nation» a été victime d'une véritable chasse aux sorcières durant la guerre froide.

## Peter Surava, itinéraire d'un homme libre

Comment ne pas être abasourdi, consterné et révolté par cette trajectoire de vie? *Il disait s'appeler Peter Surava* est une autobiographie qui raconte l'histoire d'une liquidation. Celle de l'auteur, Peter Surava, ex-rédacteur en chef du grand journal d'opposition *La Nation* durant la Deuxième Guerre mondiale, coupable d'avoir déplié aux pouvoirs en place, lâché par la gauche, et finalement brisé par ses ennemis de tous bords. Son double crime? Celui d'avoir dénoncé la misère cachée en Suisse, orphelins abusés, ouvrières exploitées, enfants battus... et celui aussi d'avoir dénoncé la politique inflexible du gouvernement à l'égard des réfugiés, sans jamais pour autant succomber au stalinisme.

16 mai 1946. C'est le début de la guerre froide. La guerre est finie depuis un an, une atmosphère de chasse aux sorcières se répand dans le monde occidental. En Suisse, Peter Surava est arrêté, jeté en prison et, de procès en recours, accusé de toutes sortes de forfaitures. Enfin traduit en français, ce témoignage va bien au-delà de la simple réhabilitation morale de l'auteur, pour jeter une lumière crue sur le destin des pauvres et des petites gens.

Le 11 mars 1943, Surava publie un reportage sur les ouvrières à domicile d'Eriswil, un village de l'Emmental, reproduit dans cette autobiographie. Surava fait raconter son quotidien à une octogénaire qui «avec ses vieilles mains usées et tremblantes s'active sur un tricot: des gants pour enfants»: «De ces

gants, quand tout va bien, je réussis à en faire une paire et demie par jour. Mais ça suppose que je travaille jusqu'à dix ou onze heures par jour. Ce qu'on me donne pour ce travail? 75 centimes la paire. Si la fatigue ne me vainc pas, cela fait un franc par jour.» Elle travaille depuis septante ans pour le même fabricant. Toutes les ouvrières d'Eriswil racontent cette vie de misère et la peur de parler de crainte des repréailles. Le reportage est édifiant, mais la réaction à l'article l'est encore davantage. La direction générale des PTT refuse de distribuer *La Nation* sur «demande expresse de l'Office de poste d'Eriswil». Le service juridique de la Poste explique: «Certains passages de l'article «Pas un salaire – une misère» sont, sauf votre respect, de nature injurieuse, indé-

pendamment évidemment de la question de fond sur leur véracité sur laquelle nous ne pouvons nous prononcer!»

Il faut se souvenir qu'en 1948 encore, le Conseil fédéral ne voulait pas entendre parler de l'AVS. Le chef de l'Office fédéral des assurances sociales avait déclaré peu avant la fin de la guerre: «Le développement de la politique sociale dans notre pays est relativement lent. Le peuple est plutôt sceptique face à de grandes réformes nouvelles.» Finalement, après le recours de *La Nation*, le Conseil fédéral lèvera l'interdiction des PTT.

En 1944, Surava quitte *La Nation* pour *Vorwärts*, l'organe suisse du Parti du travail (PdT), mais ne se résout pas à marcher dans la ligne du parti, et veut dénoncer les viols perpétrés par des sol-

datés soviétiques sur des Allemandes. Le dirigeant communiste Gmür l'envoie bouler: «Tout ça, ce sont des bavardages sentimentaux. On en restera là: on se tait ou on dément.» Surava finira par claquer la porte de *Vorwärts*.

Isolé, Surava est pris pour cible par le pouvoir, accusé de divers délits imaginaires. *Il disait s'appeler Peter Surava* est un témoignage étonnant sur une Suisse pas si lointaine. Seul regret: une introduction historique plus fournie aurait permis de mieux situer l'auteur et la situation sociale qu'il dépeint.

Pierre Hazan

PETER HIRSCH

**Il disait s'appeler Peter Surava**

Trad. de Gilbert Musy  
Métropolis, 194 p.